

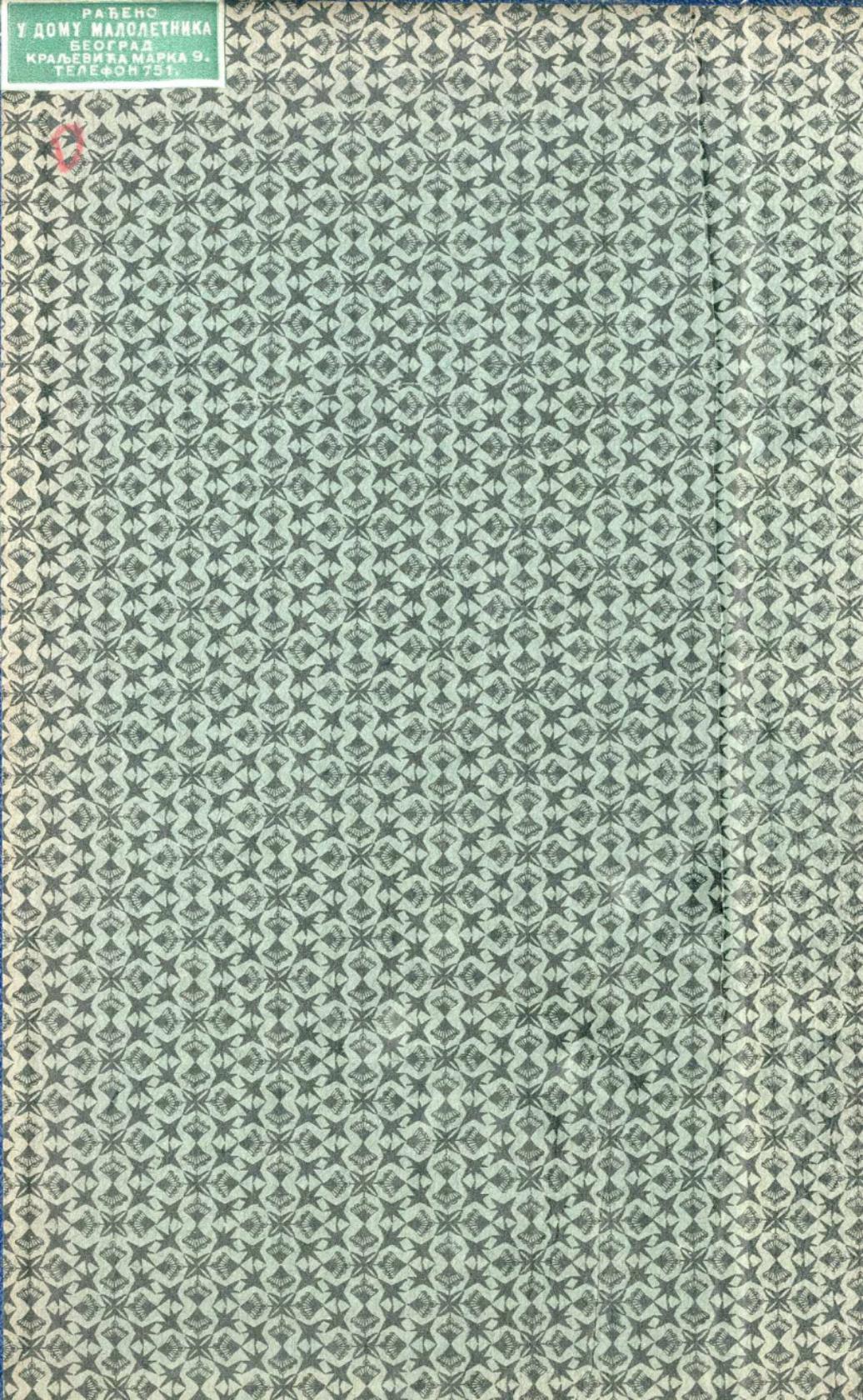
1756 531

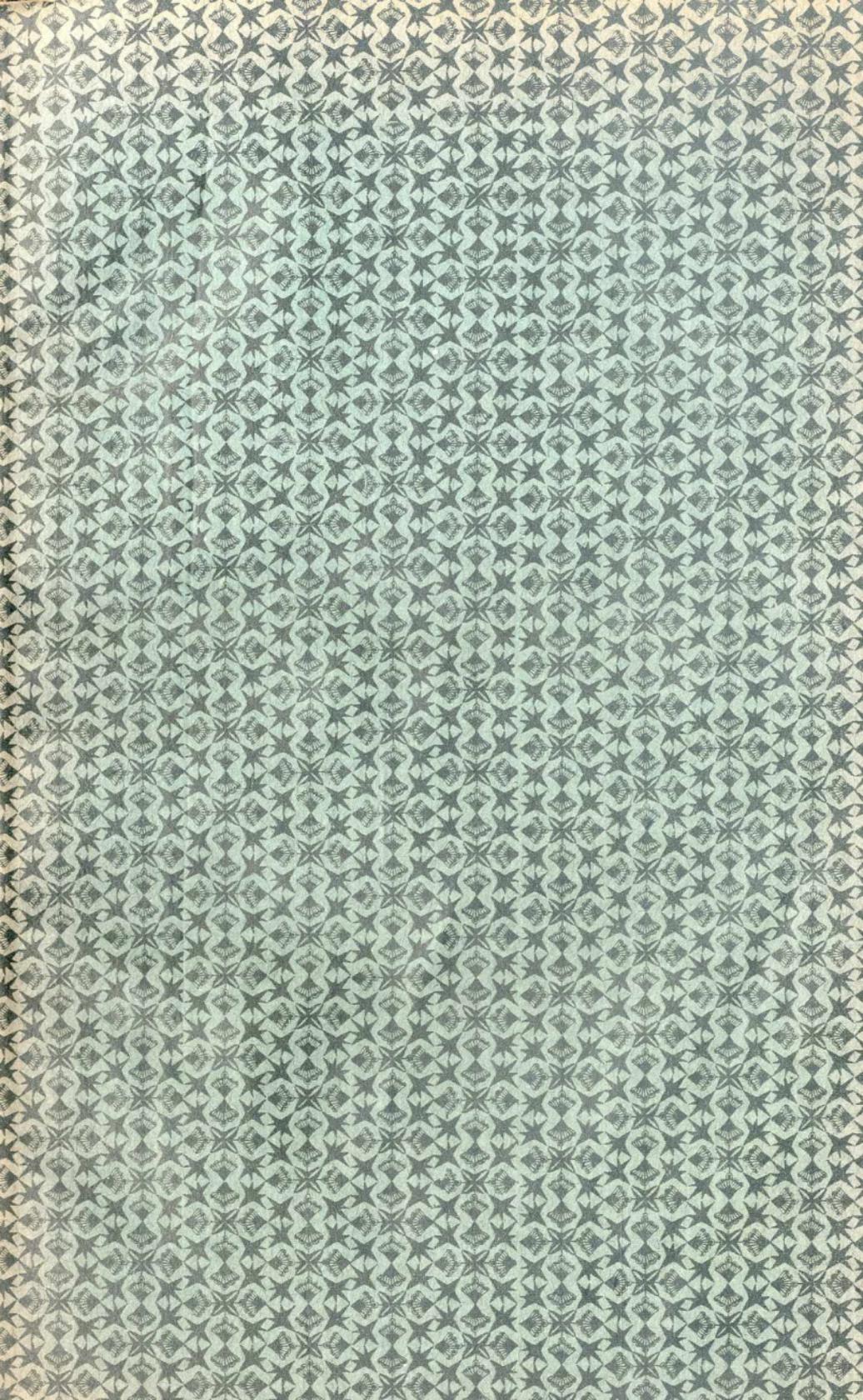
VOINOVITCH

Y OUGOSLAVIE
ET
AUTRICHE



РАЂЕНО
У ДОМУ МАЛОЛЕТНИКА
БЕОГРАД
КРАЉЕВИЋА МАРКА 9.
ТЕЛЕФОН 751.



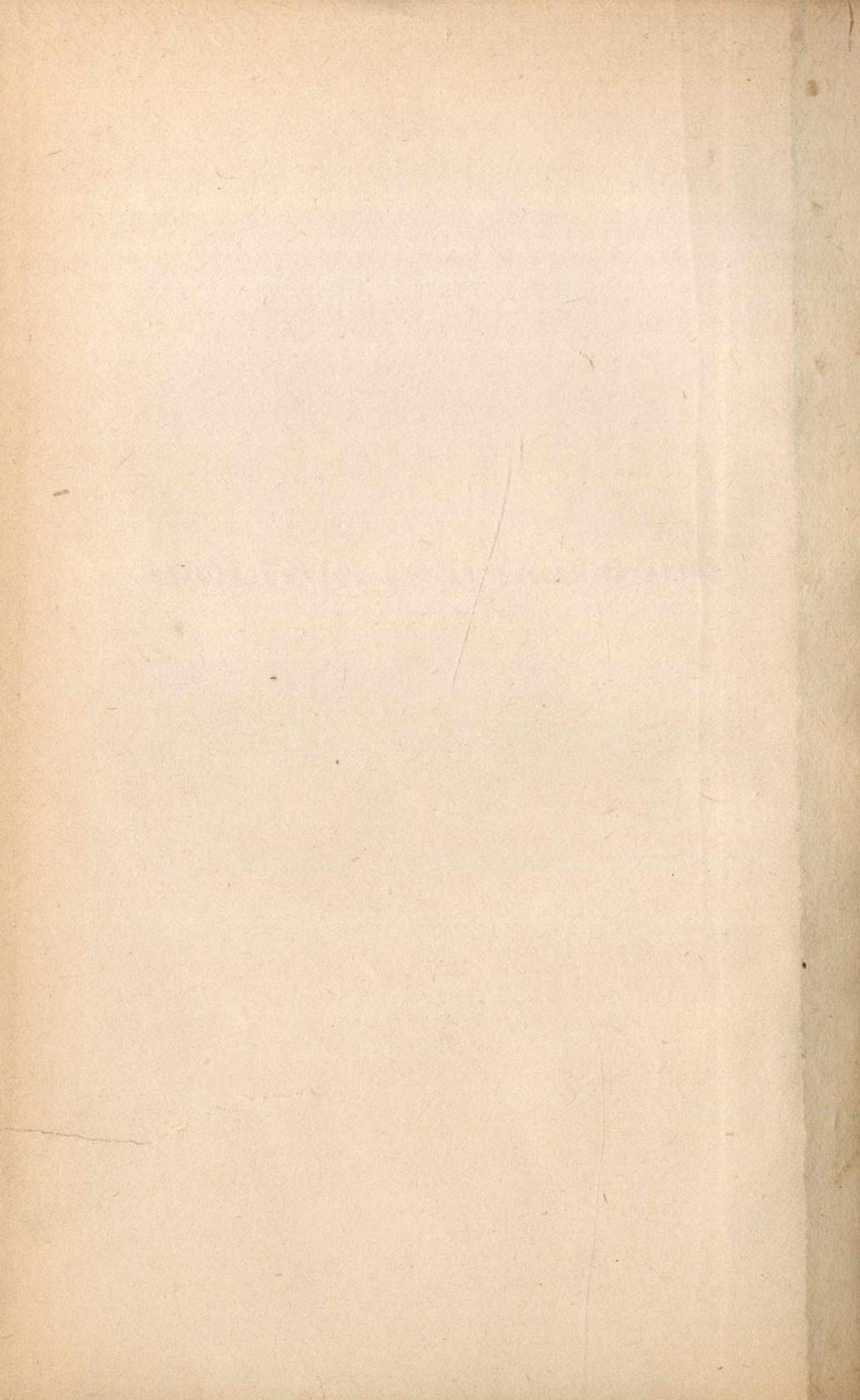


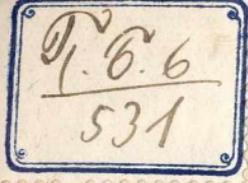
110=96422400

Лука Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEOGRAD

YOUGOSLAVIE et AUTRICHE





УНИВ. БИБЛИОТЕКА

И. Бр. 45535

"Pages actuelles"

1914-1918



Yougoslavie

et

Autriche

par le

Comte Louis de VOINOVITCH



BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 3, Rue Garancière
Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1918

Tous droits réservés.

Yougoslavie et Autriche

Les titres d'ancienneté du mouvement unitaire Serbe (1)

Quelle audace, Mesdames, Messieurs, que la mienne d'évoquer des titres d'ancienneté devant vous qui portez le fardeau écrasant de la plus vieille société constituée d'Occident ! Parler de titres d'ancienneté dans une réunion française et s'en parer, c'est vouloir introduire à Athènes des chouettes, l'oiseau cher à la sage Déesse que les marins saluaient du cap Sunium de leurs acclamations et de leurs ferventes prières. Aussi je tiens à justifier sur-le-champ le titre ambitieux de cette modeste causerie.

A l'heure même où le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, formulé par vos ancêtres avec les sanctions nécessaires, passe au premier rang comme condition préalable de tout désarmement, à cette heure d'accouchement formidable d'une société fondée uniquement sur le *Droit*, il ne saurait vous déplaire, Messieurs, que nous invoquions d'augustes souvenirs à l'appui de notre programme politique ; que nous vous rappelions l'honneur d'avoir marché

(1) Conférence prononcée au *Collège libre des Sciences sociales*, le mercredi 30 janvier 1918.

pendant de longs siècles sur la même route royale de la Chrétienté ensemble avec les pétrisseurs et les rassembleurs de la glorieuse terre de France.

Si, au tournant de la route commune, l'épouvantable cataclysme qui engloutit l'Orient Chrétien après la chute de Byzance nous sépara au seuil même du *renouveau* de l'esprit humain en Italie et en France; si des barrières se sont dressées entre vos riches contrées et nos espaces désormais voués au silence et à la douleur, il vous sera néanmoins agréable de refaire, ne fût-ce que pour quelques instants, l'itinéraire de cette marche parallèle aux deux bouts de l'Europe. L'évocation de ces étapes, plongées dans une atmosphère commune de liberté et de progrès, vous fera — j'ose l'espérer — mieux comprendre le caractère sacré des reconstructions nécessaires.

Car, il faut le dire bien haut, au milieu de la tempête qui fait fléchir les cœurs les mieux trempés — non point de peur mais du sentiment affolant et j'espère désormais rétrospectif qu'elle aurait bien pu être inutile — nous ne savons que faire de ce mélange de *pitié* et de *snobisme* qui, hélas, trop souvent préside aux manifestations de sympathie pour les aspirations des peuples exploités par le syndicat germano-touranien. La méconnaissance à peu près complète des lois historiques et géographiques, l'ignorance presque générale de la *vie* des peuples qui attendent leur délivrance du succès des Alliés, mais avant tout du triomphe du *droit français*, voilà les deux obstacles redoutables qui obstruent la marche triomphale de cette guerre qui est une Révolution.

C'est là qu'il faut rechercher la cause intime de tous les « contrats » — *nomen omen* — passés

entre les Puissances, de tous les partages passés et récents, heureusement partages et contrats purement protocolaires, mais exerçant une influence délétère sur l'esprit général du grand conflit.

C'est encore dans cette méconnaissance et dans cette ignorance qu'il faut rechercher les causes profondes du préjugé généralement répandu d'une limitation des buts de guerre au *strict nécessaire*.

Il n'y a point de limites à la *revision des valeurs sociales*, provoquée et déclenchée par nos ennemis. Le monde libéral et démocratique doit l'accepter comme une sanglante mais *nécessaire liquidation* d'un héritage de tartuferie et d'oppression, comme une promesse de paix fondée non plus sur une course folle d'armements, mais sur l'élimination des injustices qui les justifiaient.

Supprimez, Messieurs, le *passé* des nations accablées par le conflit actuel au dilemme tragique de la libération ou de l'esclavage à perpétuité, supprimez les titres d'ancienneté de leur poussée vers la réalisation intégrale de leurs aspirations, vers la plénitude de leur vie, remplacez ce passé, garant d'un brillant avenir, par l'intérêt vaguement humanitaire qu'on porte à toute poussière ethnique : de quel droit cette nation, sans passé, réduite à un chiffre statistique, à un objet amorphe et anonyme, digne tout au plus de la pitié accordée aux races évangélisées par Livingstone, de quel droit, dis-je, se refuserait-elle au partage, ou à une dérisoire autonomie ? De quel droit troublerait-elle les conversations du genre de celles qui se poursuivent entre les représentants de la *Weltanschauung* germanique et les marxistes russes de Brest-Litowsk ?

Ce n'est donc point une *aumône* que nous autres Yougoslaves, Tchèques, Polonais, Roumains, gar-

diens nés de l'Orient européen, demandons à l'Europe démocratique ; c'est la reconnaissance solennelle d'une valeur sociale expérimentée au cours des siècles, valeur disparue comme certains fleuves dont le cours se poursuit dans les entrailles de la terre, pour reprendre ensuite leur fonction bien-faisante de nourriciers d'une nature sans eux vouée aux incursions du désert : c'est la reprise de cette vieille fonction civilisatrice, renouvelée et dressée définitivement sur les ruines des barrages artificiels et des convoitises inavouables des soi-disant races supérieures.

*
**

Car nous avons, Messieurs, 1 000 ans d'histoire, 1 000 ans d'essais de groupement étatique, de construction, d'écroulement, de reconstruction, de luttes incessantes avec l'esprit conquérant des races rapaces d'Occident et d'Orient. Et, franchement, 1 000 ans c'est déjà assez beau !

L'Europe occidentale où, avec les éléments tirés de l'Orient et fondus dans le creuset grec, s'est élaborée la pensée moderne — le culte de la liberté et une activité formidable dans tous les domaines des idées et des faits — cette Europe des Croisades et de la Chevalerie, de tout temps s'est trouvée en face du *problème d'équilibre*. Or, ce problème ne pouvait être résolu que par un groupement tectonique, architectural de l'Europe orientale. Ce problème de l'équilibre, cette lutte que nous voyons se poursuivre sous nos yeux peut se résumer en trois ou si vous voulez en deux formules fondamentales :

Domination du monde germanique avec, pour

corollaire, l'invasion touranienne : ou bien groupement vertébré des nations slaves.

— Byzance n'a été qu'un provisoire, la vieille Rome exilée qui ne se décidait pas à mourir. — Jusqu'à nos jours les deux premières solutions ont prévalu. En ce moment historique la première des formules : domination du monde germanique et de ses acolytes touraniens Turcs-Magyars-Bulgares nous apparaît déjà dans les contours d'une sombre *réalité*, grâce à la main-mise provisoire de l'Allemagne sur les peuples défaillants de la Russie, pris du vertige de la dislocation et de l'abdication pacifiste. Derrière l'hydre germanique se tient le chacal touranien. Et celles des nations slaves qui furent touchées par la grâce de l'Occident chevaleresque et discipliné, qui seules aujourd'hui pourraient construire la colonne vertébrale de la nouvelle société, ces nations sont à tel point mal comprises et traitées en quantités négligeables, que c'est encore avec un sentiment de gêne qu'on en parle dans la bonne société.

« Je vois que nous sommes humiliés devant les autres peuples — écrivait dès le xvii^e siècle un patriote et prophète yougoslave George Krizanitch — les uns nous offensent amèrement, les autres nous détestent orgueilleusement, *tout en ramassant et en dévorant devant nos foyers nos propres richesses*, et cela ne les empêche pas de nous calomnier, de se moquer de nous, de nous mépriser, et de nous appeler *barbares* en nous considérant plutôt comme des choses que comme des hommes. »

Cette tragique vérité ne nous a cependant pas empêché, Messieurs, de protester pendant dix siècles contre l'*anéantissement* décrété à notre préjudice par le monde germano-touranien. Elle ne nous a point

empêchés de veiller amoureuxment sur la flamme de nos espérances. Constamment, nous nous sommes rappelés aux grands organismes nationaux et politiques de l'Europe de Charlemagne et des Croisades, comme les seuls gardiens attitrés des portes de l'Orient, comme le seul levain d'une paix durable fondée sur le développement pacifique d'une immense fédération des forces démocratiques slavo-celto-anglo-latines.

De ce que l'Europe, éblouie par le prestige des races conquérantes, déchirée par des programmes dynastiques, asservie à la politique matérialiste des compromis avec le conquérant turc et magyar, s'est constamment refusée à nous prêter aide et conseil au cours de notre douloureuse gestation, l'Europe actuellement se trouve, par un juste mais hélas ! trop dur châtement, aux prises avec le plus redoutable des problèmes que le monde civilisé eut à résoudre au cours des siècles : le problème de la liquidation *du règne de la tartuferie politique au service de la force brutale*, le problème d'un acte de création, alors qu'une politique prévoyante et moins esclave du succès aurait pu épargner au monde cet effort gigantesque en le limitant à un *effort de rectification et de réparation*. Or l'avertissement date de Charlemagne. Oui, j'ai le regret de vous dire que ce grand empereur, mi-français mi-germanique, a ouvert la série des colonisateurs allemands de l'Orient. C'est lui et son successeur Louis le Débonnaire qui propagent le verbe qui trouvera dans Chamberlain et Treitschke mille ans plus tard les théoriciens implacables. Je tiens à vous lire un passage d'un excellent livre sur la succession d'Autriche que M. Etienne Fournol vient de publier et qui résume admirablement la politique qui depuis le

couronnement de Charlemagne à Saint-Pierre, la nuit de Noël de 800, jusqu'au tragique mois d'août 1914 a dominé l'histoire du monde et n'a pas encore pu trouver le syndic victorieux pour prononcer sa faillite.

« L'Allemand — dit M. Fournol — ne cherche pas au loin des races sujettes ; *il colonise à ses portes*. En ce sens il est le premier en date et le plus tenace des peuples colonisateurs de l'ère chrétienne. L'orthodoxie pangermaniste qui tient tous les peuples du monde pour des races inférieures, qu'il faut donc *soumettre* ou *remplacer*, n'est que le système agrandi de la pratique brandebourgeoise et de la politique à laquelle aucun électeur ou roi de Prusse ne fut jamais infidèle... Méthode d'expansion la plus rude et la plus simple : expropriation, extermination. C'est ainsi que la Prusse colonisa les Slaves, les Wendes, les Lettons, les Polonais. »

Mais un homme yougoslave se dresse et barre le chemin à la conquête qui s'est étendue jusqu'aux portes de l'ancienne petite ville romaine de Singidunum, la Belgrade de nos jours.

Il s'appelait Ljutovid. D'ailleurs son nom importe peu. Il est l'exposant de la race qui ne veut pas être absorbée. Cinq ans après la mort de Charlemagne, cet homme slave chasse les Francs et groupe presque tous nos territoires nationaux en une principauté éphémère qui dans l'espace de trois ans succombe au premier partage de nos pays.

Donc, nous avons sur le seuil même du grand moyen âge les deux formules dont la vertu n'est pas encore épuisée en plein *xx^e* siècle et qui trouvent même des défenseurs chez les peuples constitués par *un acte de volonté nationale*. Les deux formules sont : *annexion* — *partage*.

Le traité d'Aix-la-Chapelle (822) — un traité allemand — partage nos pays entre l'empereur des Romains de nation germanique, qui s'empare de la Croatie dalmate entre l'Adriatique et les fleuves Zetina et Vrbas, et l'empereur grec, Michel, qui garde le littoral dalmate avec toutes ses villes.

Mais une première tentative d'unification se dessine sur l'horizon brumeux du x^e siècle. Les Croates fondent un État. N'oubliez pas, Messieurs, de rapporter ce phénomène aux phénomènes analogues en France ou en Italie. Songez aux tronçons féodaux qui à tour de rôle deviennent les noyaux d'un concept politique : Bourgogne — Bretagne — Normandie ou Toscane — Milan — Venise ou alors Croatie — Serbie — Bosnie — Raguse, c'est toujours le même mouvement ascensionnel d'une race qui débute sous la forme d'un essai de cristallisation d'éléments plus compacts et plus favorisés par l'ambiance et par un nombre infini de circonstances historiques immatérielles.

Les Croates se constituent donc en État après l'extinction de la maison carolingienne et sous les premiers Capétiens.

Les chefs de ce premier État yougoslave sont de vrais rois. Le premier s'appelle Tomislav, le dernier Zvonimir. Le royaume croate s'étend de la Save à l'Adriatique. Il s'impose à Byzance, au pape, à Venise qui convoite déjà le littoral adriatique. Il est féodal et national à la fois. Il s'appuie sur la papauté. Le pape Grégoire VII, le terrible Hildebrand, envoie à Zvonimir l'étendard royal. En 1077, l'empereur subit la honte de Canossa. Zvonimir est élu en 1076. Un royaume slave surgit d'une humiliation allemande.

La Croatie, comme la Sicile, l'Écosse, le Dane-

Лука Человић
БЕОГРАД

Luka¹³ Čelović
БЕОГРАД

mark, la Pologne et la Hongrie, entre dans le giron du monde latin et dans l'obédience du Saint-Siège. Mais elle reste profondément slave. Elle représente pendant *deux siècles* notre volonté de vivre. La Croatie c'est encore ou plutôt c'est déjà la Serbie. L'invasion des Magyars en Croatie et en Dalmatie coupe court à ce beau rêve d'une ascension de notre nation qui eût été parallèle au mouvement qui emporte la société de l'occident à travers les croisades vers la liberté municipale et vers le groupement étatique. Les souverains magyars deviennent les rois des Croates. L'âme de la Croatie cherche un refuge dans quelques grands châteaux féodaux. Elle lutte inconsciemment pour les siècles futurs contre Venise qui cherche à transformer l'Adriatique en golfe vénitien, mais elle ne peut plus engendrer un organe puissant d'attraction et de centralisation. Elle s'efface; et l'autre moitié de son âme, la Serbie, entre en scène.

Ce n'est plus de la mer, c'est des montagnes du centre balkanique, des Alpes macédoniennes, des forêts entre le Danube et la mer Egée que vient l'appel à l'unité. Au seuil de ce nouvel essai politique se dresse un événement considérable et bien suggestif. L'entrevue du grand Joupan serbe Etienne Nemagna avec l'empereur Frédéric Barberousse à Nich, le 27 juillet 1189. L'empereur marche vers Constantinople et Jérusalem.

Les Serbes lui offrent du blé, du vin, des bœufs, des brebis, des phoques et des cerfs... apprivoisés. Ils se placent sous la protection de Barberousse, ils concluent avec lui et avec les Bulgares une convention militaire pour la prise de Constantinople. Le problème yougoslave est posé. *Neuf siècles* plus tard, également à Nich, le successeur épigonique du

grand empereur partage les dépouilles de notre nation avec un principicule allemand, sous le manteau duquel s'abritent les dernières incursions barbares de la Bulgarie touranienne.

Si on examine à la loupe l'histoire de nos pays, on s'y perd. Les arbres cachent la forêt.

Mais des hauteurs environnantes, des avenues qu'ont tracées les siècles, ont peut aisément dégager les contours, l'ampleur et la direction des mouvements.

C'est sous saint Louis (1226-1270) que se lève la nouvelle dynastie des Nemagnides et que notre race acquiert pour la première fois dans l'histoire la conscience d'être un foyer de civilisation, un rempart, une pensée politique.

Dès la fin du XIII^e siècle, le nouveau mouvement yougoslave, marqué à l'estampille serbe, se révèle comme un facteur intellectuel, social et politique de premier ordre. Et ce n'est pas l'effet du hasard si ce rôle de la Serbie dans l'Orient européen rapproche de la France le nouveau royaume. Nous le verrons tout à l'heure.

En 1217, Etienne Nemagna est couronné roi des Serbes et des régions maritimes par les légats du pape Honorius III, du pontife qui approuva la règle de Poverello d'Assise, dont les disciples devaient exercer une influence capitale sur l'émancipation de notre peuple du joug ottoman.

Le nouvel État yougoslave marche, avec la Hongrie, la Bohême, la Pologne, à la tête d'un beau mouvement de progrès et de liberté dans l'Orient chrétien.

Il introduit le jury, le parlement, les statuts municipaux. Il fait de la politique nationale ecclésiastique le pivot d'une politique de défense contre les empiète-

ments des Allemands et des Magyars. Le frère du premier roi de Serbie, un évêque et un saint, reprend la lutte soutenue par un évêque croate de Dalmatie pour la liturgie slave et contre la propagande politique du latinisme. Saint Sava et Grégoire de Nin, un Serbe et un Croate représentent dès le moyen âge l'unité fondamentale de la nation yougoslave, même dans le domaine ecclésiastique.

Il n'est donc pas vrai, Messieurs, qu'il y ait eu antithèse organique entre les deux parties de la même nation. Les ombres de nos ancêtres s'insurgeraient contre ce blasphème. Les luttes mesquines de nos temps fomentées par le démon autrichien et magyar dans des milieux peu évolués, n'ont exercé aucune influence profonde sur la tolérance constitutive de notre grande société démocratique, croate ou serbe.

En même temps le nouvel État opère un mouvement de centralisation territoriale et partant nationale. Il lutte d'une part contre le féodalisme serbe et croate — celui-ci aux allures royales, débris nostalgique de la royauté croate engloutie par les Magyars — d'autre part contre le mouvement centrifuge bulgare, fragment attardé de la nébuleuse yougoslave.

L'Europe et avant tout la France reconnaît ces efforts et cette sérieuse tentative de supplanter par un pouvoir fort, en lisière de la culture occidentale, l'instabilité sénile du monde byzantin.

Étienne Ouroch I^{er} (1243-1276), contemporain de saint Louis, épouse une princesse française, une cousine de Charles comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples, tige de la première maison capétienne d'Anjou et pour tout dire frère du saint roi.

La reine Hélène éclaire d'un sourire bien féminin

et bien français les ténèbres de la gestation balkanique. Intelligente, bonne, généreuse, pieuse et chaste, elle tient la balance entre les deux courants de Rome et de Venise. Les orthodoxes et les catholiques la vénèrent également. Elle érige des églises et des couvents à Cattaro, Antivari, Dulcigno, Scutari. Elle protège Raguse contre son mari. Elle sauve ce pied-à-terre de l'humanisme slave dans l'Adriatique et, après la mort de son mari, elle règne sur une partie de notre littoral que son fils Etienne Dragoutin lui donne en apanage. Elle assiste au mariage de son petit-fils Vladislav avec une Morosini de Venise. Elle meurt chargée d'années et de gloire en 1314.

Son fils cadet, le Louis XI de la Serbie, Etienne Ouroch II Miloutin (1282-1321), signe un traité avec la Serbie.

Je ne veux pas vous ennuyer avec des dates, Messieurs. Encore ne peut-on s'en passer. Et d'ailleurs, derrière la date il y a le fait. C'est lui seul qui nous intéresse.

Ce roi de Serbie envoie donc en France deux ambassadeurs, deux Dalmates, un patricien de Raguse et un patricien de Cattaro — la diplomatie serbe est représentée par les Serbo-Croates du littoral adriatique. — Ces ambassadeurs s'abouchent à Melun, le 27 mars 1308, avec Charles de Valois, petit-fils de saint Louis, frère du roi Philippe IV le Bel, tige de la maison capétienne de Valois, l'envoyé de Boniface VIII à Florence et l'auteur indirect de l'exil de Dante. Ils signent avec le prince français un traité pour la reprise de Constantinople et le rétablissement de l'Empire latin d'Orient. Malheureusement, Charles renonça à l'entreprise à cause d'une révolte des mercenaires turcs dans l'armée serbe,

mais surtout parce qu'il ne pouvait plus compter sur l'aide de Venise.

Mais ce traité serbo-français se dresse comme une preuve lumineuse de l'importance internationale du royaume yougoslave, de sa vitalité, de son droit à l'existence, de la contribution des Yougoslaves à la stabilité de l'Orient européen.

Le Royaume trouve sa place dans la *Divine Comédie*. Dans une espèce d'Almanach de Gotha de 1304, Dante, par l'intermédiaire d'un Aigle mystique, une sorte de procureur du Roi Eternel, énumère dans le chant XIX du Paradis les souverains couronnés de son époque. Les voici, par ordre de dignité : l'Empereur (Albert I^{er}), le roi de France (Philippe le Bel), les rois d'Ecosse, d'Angleterre, d'Espagne, de Bohême, de Naples, de Sicile, d'Aragon, de Portugal, de Norvège, de Hongrie, de Navarre et — de Serbie, appelée communément au moyen âge Rascie, du premier noyau serbe né sur les rives du fleuve Ras — une Ile-de-France yougoslave. Dante reproche à notre roi de faire une concurrence déloyale à Venise.

E quel di Portogallo e di Norvegia
Li si conosceranno, e quel di Rascia
Che male ha visto il conio di Vinegia.

(Paradis, XIX, 140.)

Et là seront connus le roi de Portugal et celui de Norvège
Et celui de Rascie (Serbie) qui altéra le coin de Venise.

Venise était l'Angleterre de ce temps-là. Mettre en circulation parmi des populations arriérées une monnaie d'or rappelant le *Sovereign* anglais, pensez donc ! Et pourtant c'est ce que le roi slave osa contre l'Angleterre de la Méditerranée qui prétendait au

monopole de tout le commerce balkanique. Vieux aspects de problèmes récents. Ce roi serbe, avec sa liberté de commerce et des mers, est un lointain précurseur de M. Wilson.

Le Piémont yougoslave — permettez-moi cet anachronisme — poursuit donc sa route royale de *condensation d'une nébuleuse*. Le rythme de ce mouvement, nécessaire à l'équilibre européen, touche à son zénith le 28 juillet 1330, date mémorable de l'écrasement de la Bulgarie à Velbuzd, en Macédoine.

Ce serait le moment d'approfondir le troublant problème de l'archaïsme bulgare. Mais l'aiguille du cadran s'y oppose et nous avons encore du chemin à faire.

Il suffira de vous apprendre, Messieurs, qu'au moyen âge la différenciation entre Serbes et Bulgares est presque nulle. La langue est à peu de chose près commune. Nos marchands de Raguse et de Cattaro épousent des femmes bulgares et à Roustchouk et à Tirnovo les sons du vieux serbe des poètes ragusains du xv^e siècle se mêlent encore au siècle suivant avec la langue archaïque des citadins bulgares. Notre grand empereur Douchan est fils d'une Bulgare.

Qu'est-ce à dire ? sinon que des rivages de l'Adriatique à ceux de la mer Noire s'étend un seul règne ethnique et que le monde bulgare ne représente après tout qu'un état évolutif inférieur de l'âme yougoslave. L'histoire balkanique est caractérisée par la lutte acharnée du régionalisme primordial des Slaves, représenté par les couches archaïques bulgares, contre la force centralisatrice du bloc serbo-croate dont l'évolution avancée dicte d'avance l'issue du formidable duel.

La lutte entre nous et les Bulgares n'est au fond

qu'une lutte civile. C'est cette nature qui lui imprime le cachet d'une lutte sauvage à la vie et à la mort. A la mort? Non, *à la vie*, par la fusion de la Bulgarie dans la grande unité yougoslave, après avoir expulsé de son corps les éléments touraniens qui l'empoisonnent. La Macédoine, c'est l'enjeu de cette lutte. Si le monde serbo-croato-slovène renonçait à la Macédoine, il avouerait l'avortement définitif de mille ans d'efforts et d'aspirations vers l'unité intégrale de la race.

Malheureusement, Ouroch III refusa la couronne bulgare que lui offraient les boyars vaincus. Lisez dans le livre magistral d'Achille Luchaire sur Innocent III l'étrange mentalité des princes du moyen âge. Elle explique la défaillance du roi serbe et les actes irréparables de notre histoire.

Finalement, un grand homme, Etienne Ouroch IV, le *Douchan* des chants nationaux, proclame l'Empire. Il se couronne à Skoplie en 1346, Empereur des Serbes, des Bulgares et des Grecs. Il promulgue en 1349 un Code étonnant. Contemporain de Pétrarque, des grandes républiques italiennes, l'Etat serbe est devenu un Empire Yougoslave. Par le mariage de la sœur de Douchan avec le prince croate Mladen III Soubitch, notre unité fait un pas immense vers sa réalisation intégrale. L'empereur des Romains et roi de Bohême, Charles IV de Luxembourg, salue son frère impérial et affirme la solidarité tchéco-yougoslave qui défiera presque six siècles plus tard la coalition des Empires de proie. Venise et Raguse l'acclament.

Douchan est le grand souverain de l'Orient chrétien du xiv^e siècle. Il médite une Croisade contre les Turcs qui menacent déjà le branlant Empire Constantinopolitain et il demande au pape d'Avignon,

Innocent IV, le titre de Capitaine général de la Chrétienté.

A ce moment les Magyars se dressent contre lui. Mais ce ne sont point les conquérants touraniens du x^e siècle et qui vont reparaitre, âpres chasseurs d'hommes et tueurs de nationalités, en plein xix^e siècle. Pour un instant fugitif dans son histoire, la Hongrie, placée sous le sceptre d'un prince français de la maison capétienne d'Anjou, fait concurrence à l'idéal politique yougoslave. Louis d'Anjou se pose en champion du *fédéralisme*.

Et cela donne encore de nos jours le change à l'Europe. L'hégémonie exploitatrice judaïco-touranienne de Budapest se réclame encore de la politique du prince angevin, pour étouffer les cris de ses victimes.

Douchan meurt au faite de sa puissance sans avoir pu parfaire son œuvre. Trois ennemis guettent sa mort et dépouillent son cadavre : la Hongrie très puissante — le féodalisme égoïste renaissant chez les Yougoslaves — la mainmise des Vénitiens sur le littoral slave de l'Adriatique.

Mais voici qu'un coup de foudre, la venue de l'Antéchrist turc — précurseur de l'autre — réduit à néant et pour plusieurs siècles l'œuvre de tassement et d'organisation du monde yougoslave, en ouvrant des perspectives inespérées au germanisme et au touranisme.

Les hordes turques seruent sur la chevalerie serbe et croate. Les Bulgares ont déjà succombé.

Sur les rives de la Maritza, une première défaite (26 septembre 1371) ébranle définitivement le féodalisme serbe issu du partage de l'empire de Douchan. Dans la plaine de Kossovo, le 15 juin 1389, les Serbes, les Croates, les Bosniaques, la fleur de la noblesse yougoslave conduite par un prince

héroïque, Lazare Hrebeglianovitch, sombre dans l'abîme. L'Europe attentive écoute clouer le cercueil de la Chrétienté orientale, mais elle espère toujours.

Sous le triste règne de Charles VI en France, aux jours de l'entrée solennelle de la jeune reine Isabeau de Bavière à Paris, un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame, à l'annonce de la victoire des armes serbes sur le conquérant musulman. Hélas, c'était une défaite !

Cependant la vitalité de la race s'affirma une fois de plus en Bosnie. Ce duché de Bourgogne de la race serbo-croate se pare à son tour du manteau royal serbe tombé dans les fondrières d'une plaine fatale. Le Ban de Bosnie Tvrtko se proclame en 1390 roi des Serbes, des Croates, des Dalmates et ce troisième royaume yougoslave vivotera soixante-dix ans. La conquête ottomane fait tache d'huile. Le raz de marée submerge tout. Adieu civilisation ! L'Europe orientale devient une succursale de l'Asie. Constantinople devient Stamboul en 1453, Mahomet II envahit ce qui restait de la Serbie, envahit la Bosnie et l'Herzégovine, pousse jusqu'aux portes de Raguse ; et la fin du siècle qui avait vu les miracles de la *Porte du Paradis* et de Santa Maria del Fiore, qui avait assisté au baiser de paix entre Rome et Byzance dans la ville de Giotto et de Brunelleschi, ce même siècle sombre dans les ignominies turques qui font d'une des plus belles contrées de l'Europe un harem et un cimetière.

Tout s'arrête, comme cette messe du pape Grégoire interrompue par les barons romains. La *question nationale* passe pour des siècles à l'arrière-plan. Il s'agit de bien autre chose. Il s'agit de défendre contre l'Asie touranienne la Civilisation représentée par le Christianisme.

L'Europe orientale devient un immense *cordon militaire* à l'abri duquel l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne peuvent poursuivre leur évolution sociale et politique. On peut se donner le luxe de la Renaissance, le luxe de la Réforme, le luxe des tyrannies et des monarchies entourées de tout l'éclat des Arts, puisque la rude besogne de repousser un ennemi bien autrement dangereux que les Arabes écrasés à Poitiers, incombe désormais aux nations qui vous demandent aujourd'hui la récompense de cette effrayante veillée d'armes contre les ténèbres.

Belgrade et Semlin sont en guerre.

.....
Allons, la turque et la chrétienne.
Semlin, Belgrade, qu'avez-vous ?
On ne peut le ciel me soutienne !
Dormir un siècle, sans que vienne
Vous éveiller d'un bruit jaloux
Belgrade et Semlin en courroux.

.....
Ce sont des sorcières oisives
Qui vous mirent, pour rire un jour,
Face à face sur mes deux rives,
Comme au même plat deux convives
Comme au front de la même tour
Une aire d'aigle, un nid d'autour.

.....
Cette conversation durera presque cinq siècles.

Le grand, le terrible provisoire s'installe sur les deux rives du vieux Danube. « Il n'y a que le provisoire qui dure ». De peur d'ébranler un équilibre de façade, on reculera devant la solution du grand problème et cette immense poltronnerie d'une Europe gavée d'art et de richesse servira admirablement les visées germaniques.

Ouvrez un atlas de cette époque, Messieurs, et vous y trouverez trois larges taches, étiquettes qui recouvrent la moitié de l'Europe et cachent la réalité des choses. Ces trois taches portent les noms suivants : *Turquie d'Europe* — *Saint-Empire* — *République de Venise*. Les peuples slaves du Midi, englobés dans ces trois expressions politiques, redeviennent une nébuleuse.

La vie régionale reprend le pas sur la vie collective. Voilà le phénomène qu'il faut comprendre, sans quoi on continuera à affirmer que l'émiettement régional a de tout temps existé dans notre nation, qui, d'après les disciples de l'évangile germanique, et il s'en trouve, hélas ! aussi dans les rangs de nos Alliés, n'en serait pas une.

Mais si la Bretagne ou la Bourgogne eussent été envahies au *xiv^e* siècle par une race asiatique et si Poitiers et Châlons-sur-Marne n'eussent jamais existé, nous n'aurions pas eu non plus — et pour de longs siècles — un puissant Etat national français ; et l'histoire de la Bretagne et de la Bourgogne n'aurait pour nous qu'un intérêt archéologique, et de pur sentiment.

Ce n'est qu'à la reprise du travail social et politique des Français pour la conquête de l'unité nationale que les histoires régionales, *reprenant leurs places dans le cadre de ce grand travail, auraient recouvré toute leur signification.*

C'est ce qui se passa chez nous. Quand vous entendez dire : Serbie, Bosnie, Croatie, Dalmatie, Slovénie, dites-vous que ce sont *les tronçons du glaive yougoslave brisé par les Asiatiques*. Ce sont les fragments d'un édifice, les organes d'un Etre violemment détourné de ses fonctions. Ces noms redeviendront des réalités agissantes le jour où à l'appel

de la Serbie la Messe sera reprise exactement au point où elle a été interrompue.

En attendant, il y a, quoi ? Le peuple — qui ne veut pas mourir.

Aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, pendant le régime *ottoman* ou *féodal* qui pèse lourdement sur le génie spontané et souple de notre race, notre nation n'est pas morte ; elle rêve, elle laboure, elle combat.

Et nos armes ? Les haïdouks, successeurs slaves des chevaliers goths de l'Espagne qui au nom du Christ et de la Liberté combattaient les Maures ; les chants nationaux, documents d'héroïsme et de langue amoureuse, évocation constante du rêve impérial, témoins sincères d'une philosophie populaire qui contient en germe la revanche d'une démocratie sobre, simple, courageuse et prête à tous les sacrifices ; les coutumes saturées de poésie et de nostalgie du foyer ; finalement la littérature savante ou poétique représentée par une pléiade éblouissante de grands seigneurs réfugiés sur les bords de l'Adriatique et qui chantent sur tous les tons l'espérance d'un peuple et ses aspirations vers un idéal et un foyer communs. Goundoulitch, Orbini, Krizanitch et d'autres encore propagent des idées de délivrance et d'unité, non apprises, mais spontanées et qui circulent dans l'air opprimant, comme des senteurs lointaines de jardins ravagés.

Nous attendons la délivrance tantôt des Polonais avec le roi Vladislav et plus tard avec Sobieski, tantôt des Russes, le regard obstinément tourné vers la lumière. On nous trouve partout : parmi les généraux et les troupes du Saint-Empire ; parmi les troupes et sur la flotte vénitienne, en Russie sous Catherine, Paul et Alexandre, même sous les rois de France qui encouragent nos révoltes contre

la maison d'Autriche — ce succédané de la Turquie — et en France également par nos grands savants dont trois étoiles de première grandeur. Le philosophe et astronome Boscovitch, le physiologue Baglivi et l'archéologue Banduri siègent sous la coupole de l'Institut de France.

Nous sommes des Suisses slaves à la recherche de notre Grütli. Et tandis que les pays serbo-croates des Balkans subissent la terrible éclipse turque, les pays serbo-croates situés entre le Danube, la Save et l'Adriatique — dont la Croatie est le chef politique et moral — vivent entre l'Autriche et Venise sans renoncer cependant à leur constitution immémoriale.

Rejetés par la marée ottomane sur des rivages plus éléments, nous acceptons l'alliance avec la Hongrie féodale et l'Autriche également féodale et nous nous plaçons sous l'abri du caractère *anonyme* de ces deux Puissances. Le Saint Empire et le royaume hongrois de saint Etienne découlent du même concept politique. Ce ne sont point des Etats nationaux, mais comme un refuge des classes de leur temps. Lointain prélude, salué par Dante, de la Société des Nations de M. Wilson, sous la couronne mystique de Charlemagne et d'Etienne le Confesseur.

De nos jours, rien ne subsiste plus de ces abris de la pensée nationale de la vieille Europe, de ces grandes couveuses historiques. Rien si ce n'est le mensonge qui hideusement s'étale sur leurs ruines, le mensonge d'une fusion des peuples, réveillés à la vie dans un « Etat autrichien » et dans un « Etat magyar » !

Cet affreux malentendu domine encore toute la situation. De ce que quelques nations ont, pendant

des siècles, subi un pouvoir anonyme, anational et féodal — on en conclut qu'elles ont fini par constituer un seul bloc avec l'Etat ou les Etats qui les ont abritées et qui prétendent aujourd'hui les englober définitivement.

Fatale erreur que n'ont pu déraciner ni les progrès, ni les revendications des nations opprimées, ni les violences des oppresseurs, ni les horreurs de cette guerre.

Ce malentendu a été entretenu dans le passé par le règne despotique du latinisme, qui, dans telle région habitée par notre nation, comme la Croatie, a persisté jusqu'à nos jours.

Jusqu'au xviii^e siècle un vaste carbonarisme latinisant règne de Copenhague à Raguse. Ces jours-ci chez un ami danois je caressais de délicieuses reliures en maroquin vert et or. Elles contenaient les œuvres de quelques humanistes danois : épigrammes, madrigaux, sentences, épîtres, églogues se suivaient dans les précieux volumes, tantôt humbles, tantôt pompeux, tendres ou austères, solennels ou familiers, mais tous également anonymes, vaguement cosmopolites, cachant sous leur voile de belle et chantante latinité les traits distinctifs de la patrie nordique qui les avait vus éclore. A l'autre bout de l'Europe, sur les bords ensoleillés de l'Adriatique, même phénomène que sur les rives désolées du Skager-Rak. La traduction de l'Illiade et de l'Odyssée en latin était lue dans les maisons de Raguse. A quelques lieues seulement du rude massif carsique où la race serbe comme un roseau se courbait sous la tempête ottomane, de ce vaste réservoir de forces virginales de notre race, tout un renouveau de latinité chantait sur les terrasses des résidences patri-ciennes, et parmi les bocages de jardins savamment

dessinés. Le latinisme sur les rivages escarpés de l'Adriatique représente les lettres de créance du Monde Slave auprès du Monde Occidental. Plus au Nord, en Croatie, c'est encore en latin que les Slaves plaidaient contre les empiètements automatiques de la Hongrie.

Le latinisme a introduit beaucoup d'éléments indispensables de la pensée moderne dans la trame de la pensée slave. Il a créé chez les Slaves du Sud-Ouest une atmosphère commune de courtoisie sociale qui est, d'après saint François d'Assise, la sœur de la Charité. Il a donc humanisé le monde slave et lui a fourni des armes redoutables pour la défense de son droit.

Mais après avoir rendu hommage au rôle bien-faisant de l'ancienne Rome dans les cénacles et dans les assemblées de notre peuple, il est nécessaire de souligner les inconvénients de l'usage du latin, inconvénients qui ont eu une large répercussion en politique. Le latinisme a entravé le développement des races, il les a fait dévier de leurs idéals nationaux et pour tout dire il a jeté un voile sur les dissonances irréductibles entre les nations disparates et n'a fait en somme que donner le change à l'Europe et retarder les divorces nécessaires.

La Serbie, qui en est restée indemne, a pu sans entraves préparer la revanche.

La Révolution Française balaya le latinisme, en tant que facteur politique.

On vous retrouve, Mesdames, Messieurs, à la racine de tous les chambardements.

En étudiant vos gestes traditionnels, on hésite à reconnaître en vous l'esprit de révolte qui anima vos ancêtres. C'est que toute révolution chez vous — même dans ses excès, inséparables de toute violente sépa-

ration avec le passé — s'est faite avec un large geste de générosité pareil à celui de la semeuse de Roty, avec un respect de la ligne tectonique universelle. Ce geste, cette ligne, cette solide charpente sont restés. Pour arracher la plante vénéneuse du despotisme et des privilèges des classes vous n'avez pas cru qu'il fût nécessaire de désertier la frontière, ni de renier le profil auguste de la Patrie.

En tuant le latinisme, la Révolution ouvrit les écluses aux génies nationaux. Et aujourd'hui on s'étonne que le torrent ait grossi et que les majestueuses rivières nationales, alimentées par une nouvelle descente du Saint-Esprit, ne se laissent plus endiguer par les barrages des siècles révolus.

La Révolution Française, internationalisée par Napoléon, fut la mère de la Révolution Serbe de 1804.

Au cadran de l'Histoire l'heure sonna le 16 février 1804, dans un village ignoré de la Serbie. Un fils de la terre — George le Noir (Kara George) — s'insurgea ce jour-là contre le puissant Empire qui, de son ombre vénéneuse, couvrait toute la Presqu'île entre la mer Noire et la mer Ionienne, entre la Méditerranée et le Danube. Songez à l'époque : Napoléon abrite sous son manteau parsemé d'abeilles toute l'Europe jadis romaine ; en Orient une Turquie, dont l'étiquette impériale et la monotonie débilite de ses cent mille muezzins avaient bercé d'innombrables générations de Slaves et recouvert des pays jadis riches, cultivés et prospères, du lindeul de l'oubli et de la mort.

Et voilà qu'un paysan slave déchire le voile du temple musulman ! Sur les rives de la Save les feux allumés par ses compagnons pour attirer la pitié de la chrétienté éclairèrent la fantastique épopée d'une

poignée de villageois qui, éperdument, dans la nuit, se mirent à sonner le tocsin contre le grand Empire barbare et usurpateur.

La poitrine des paysans serbes, leurs jarrets, leurs cerveaux ignorants de latin, et leurs bons fusils incrustés d'argent, se chargèrent des destinées de notre race.

La Serbie devint l'exposant des aspirations nationales. A la distance d'un siècle elle infligea un solennel démenti à tous ceux parmi nos contemporains qui croient à la puissance de l'idéologie pour fonder le droit sans la force. Notre monde intellectuel s'inclina tout entier devant cette jeune force et cette jeune confiance. L'impuissance des autres régions habitées par les Yougoslaves était désormais clairement démontrée.

Presque à la même époque, en Dalmatie on rêva d'un Empire serbo-slave sous l'égide de la Russie (1806-07) qui promenait alors son pavillon triomphant dans l'Adriatique. Mais ce n'était qu'un rêve. Dix ans plus tard éclata la deuxième révolution serbe dans un autre village ignoré du petit pays, un dimanche des Rameaux. Un autre grand paysan, Milosch Obrenovitch, moins génial que Kara George, mais épris de construction et d'organisation, aidé par les Serbes et les Croates d'Autriche, organise un petit embryon d'Etat serbe qui, pour me servir d'une vigoureuse expression de Gibbon, « insultait cruellement à la Majesté de l'Empire. »

Ces deux révolutions sont locales. Mais si la Serbie dès le début du XIX^e siècle n'eût été un élément actif militaire, si elle ne se fût posée en héritière remuante d'une lointaine tradition, jamais nous n'aurions pu enregistrer, cent ans après, les miracles de 1914 et 1915, ni l'holocauste du petit pays qui, par

son tragique sacrifice, imposa à l'Europe sceptique et inattentive le problème des petites nations.

Sous une forme plus classique, le même souffle révolutionnaire se déclencha dans les pays yougoslaves d'Autriche. Le mouvement illyrique éclata en Croatie comme un renouveau des âmes. Il échappe à toute précise définition, comme la Renaissance. Ce fut un sentiment dans l'attente d'une action : une explosion de solidarité entre frères séparés par les cloisons étanches de l'occupation étrangère. Ce sont encore des barricades françaises, celles des journées de Juillet 1830, à Paris, l'avènement de la Monarchie libérale en France, qui exaltent les esprits chez nous et qui nous aident à souder le passé à l'avenir.

L'épilogue de l'époque illyrique fut la guerre de 1848 contre les Magyars.

La Croatie, sous le Ban Comte Joseph Jellatchitch, prend encore une fois dans l'histoire la direction du mouvement unitaire, avec l'adhésion enthousiaste d'Alexandre Karageorgevitch — le père du roi Pierre — et du Monténégro de Pierre II Petrovitch. Mais l'ennemi nous guette, il guette surtout les mouvements généreux et spontanés de nos cœurs. Cyniquement, la Maison d'Autriche octroie au peuple croate et serbe l'absolutisme de 1850 pour le remercier de l'avoir sauvée de l'emprise du rénégat slovaque Ladislas Kossuth.

Mais cette levée de boucliers de tout un peuple sème à tous les vents la graine de la résurrection. En 1860, la maison des Habsbourgs proclame une constitution qui, dans sa pensée, ne doit être que la légalité au service du bon plaisir. Nos pères s'en emparent et, de 1860 à 1870, ils poursuivent en Croatie et en Dalmatie une glorieuse campagne au cours de laquelle, à l'encontre du germanisme envahissant du

nord et de l'italianisme envahissant du sud, notre nation affirme solennellement l'unité consubstantielle de ses trois éléments et sa volonté de conquérir avec l'unité spirituelle l'unité politique de la race.

Sous le Prince Michel Obrenovitch, dans les années 60, la Serbie reprend son grand rôle. La Prusse et l'Italie l'y encouragent pour anéantir l'Autriche. La propagande en Macédoine bat son plein. La Bulgarie, esclave des Turcs, gravite vers Belgrade, où les patriotes bulgares trouvent un refuge et une aide morale et matérielle, où s'impriment les livres bulgares, d'où partent les appels à la délivrance des frères de Sofia et de Tirnovo, de ces mêmes frères qui sadiquement s'enivrent aujourd'hui de l'écartèlement de leur nourrice.

Entre Michel et Nicolas de Monténégro intervient un traité annulant les existences régionales et garantissant à la race, par l'union de la Serbie et du Monténégro, un premier grand abri contre l'invasion de l'ogre germano-magyar.

Cependant, le grand évêque croate Strossmayer adhérait au pacte Michel-Nicolas. Il arborait comme une oriflamme l'idée yougoslave et la répandait par les flots de son irrésistible éloquence, en faisant plier devant elle les résistances locales ancrées dans l'âme slave.

Les années soixante du siècle passé posent les jalons de notre renouveau national et préparent notre peuple aux luttes du xx^e siècle par le radieux souvenir d'une fraternité retrouvée.

Les conversations se poursuivent même après Sadova, même après la mort tragique de Michel (10 juin 1868).

Dans la tranquille station balnéaire styrienne de

Roitch-Sauerbrunn, Mgr Strossmayer et le régent de Serbie Jean Ristitch se rencontrèrent souvent à la veille de la guerre franco-allemande. Quel contraste ! Strossmayer, quoique enfant du peuple, grand seigneur jusqu'au bout des ongles, homme de la Curie romaine, ci-devant confesseur de l'archiduchesse Sophie, mère de François-Joseph, conseiller intime de l'Empereur, ami de Dupanloup et de Montalembert ; Ristitch, homme politique orthodoxe et balkanique, portant dans son regard le reflet des longues veillées des chaumières ancestrales, anti-féodal, anti-clérical, anti-aulique ; Strossmayer la mobilité latine, Ristitch la gravité orientale, l'évêque romain et le régent balkanique se retrouvant intimement unis dans une même pensée de fraternité et d'union.

Quelle preuve plus évidente du besoin impérieux et irrésistible des deux parties d'un seul tout de s'unir, de se compléter ? Où sont-elles, les rivalités et les haines religieuses, les incompatibilités invoquées par nos ennemis et parfois aussi par nos amis ?

Mais Sadova d'abord et le Dualisme haineux qui s'ensuivit et finalement Sedan paralysèrent toutes les tentatives d'union et ajournèrent aux calendes la réalisation du rêve ébauché entre Belgrade et Zagreb dans les claires soirées d'été du petit village styrien.

Le Dualisme, c'était la *puissance du mensonge* (deux expressions officielles : « Autriche » et « Hongrie » pour escamoter 30 millions d'êtres pensants qui se refusaient à être autrichiens ou hongrois) et autour du mensonge se répandit l'ombre conservatrice de la *pax teutonica* qui est — Sedan.

Il fallait entendre nos pères narrer l'affolement des Diètes de Zara et de Zagreb à l'annonce de la capitulation de Sedan. En proie à la plus vive agitation, les

députés se groupèrent autour du siège présidentiel comme pour chercher un abri contre une menace invisible. Les présidents des deux assemblées de Dalmatie et de Croatie levèrent la séance en signe de deuil. On vit couler des larmes. Les salles se vidèrent lentement, silencieusement. On eut l'impression que le désastre français signifiait l'écroulement d'un édifice amoureusement et péniblement construit, qu'un vide immense se faisait dans le cœur et dans l'esprit de notre peuple. Depuis Kossovo, les Yougoslaves n'avaient pas subi un désastre plus complet. Et ce fut aussi le glas de la liberté du monde et l'adieu au beau rêve d'un renouveau universel.

Devant le terrible danger et devant le statut définitif d'une Europe soumise à l'hégémonie allemande, la Croatie et la Serbie — tout en gardant jalousement dans le tabernacle de l'âme nationale, une et indivisible, la foi dans la Résurrection — inaugurèrent une politique de *conservation régionale*.

Malgré l'attitude effacée des deux sœurs yougoslaves, l'Autriche et la Hongrie se méfiaient. Aussi elles cherchèrent trois geôliers pour la surveillance de l'âme slave. En Croatie, le comte Khuen Hedervary, le ban maudit ; en Serbie, Milan Obrenovitch, le vassal de François-Joseph ; en Bosnie-Herzégovine, Benjamin de Kallay, l'homme de toutes les contradictions, l'historien de la Révolution serbe et en même temps le représentant typique de la raison d'État magyare qui ne saurait exister sans l'anéantissement de la Serbie et du yougoslavisme. Les 23 années qui vont de 1880 à 1903 furent les années terribles de notre nation, l'époque d'effacement politique complet et qui donna le change à l'opinion publique européenne qui s'étonne aujourd'hui de la vitalité de races qu'elle avait cru depuis

longtemps déposées dans le campo-santo des souvenirs historiques.

Le mouvement refoulé du domaine international dans le champ clos des luttes provinciales et la Constitution honteusement violée par le souverain autrichien, les intellectuels se réfugièrent dans le culte de la littérature. Les universités de Zagreb et de Belgrade, les académies des Sciences et des Belles-Lettres de Belgrade et de Zagreb et une douzaine de sociétés littéraires et artistiques furent les foyers où la flamme nationale couva sous les cendres des édifices politiques dévastés par la nouvelle poussée allemande. Quant au peuple, il s'adonna à un morne désespoir, entrecoupé par des émeutes, presque des révoltes, en Croatie et en Serbie.

Dupe volontaire de la grande mystification austro-hongroise, l'Europe pratiqua vis-à-vis du peuple yougoslave la politique de *l'ignorance, des partages, des réformes*.

L'ignorance, Messieurs, l'ignorance voulue, obstinée, teintée de mépris, j'en pourrais citer d'innombrables exemples, n'était la crainte d'abuser de votre patience. Ce lord Salisbury qui, à la conférence de Constantinople précédant la guerre russo-turque de 1876, devant le refus obstiné de la Porte de céder au Monténégro le littoral de Dulcigno et d'Antivari, proposa aux plénipotentiaires turcs de céder au Monténégro la ville dalmate (autrichienne) de Cattaro en la croyant ottomane; ce président Roosevelt qui en 1907 lors de sa visite triomphale en Autriche et en Hongrie ne soupçonna point l'existence de 30 millions de Slaves, ni des vénérables royaumes de Bohême et de Croatie, mais les engloba tous dans un geste large de sympathie à l'adresse de l'Autriche officielle et de la Hongrie magyare! On

pourrait écrire un livre à propos de l'ignorance irrémédiable et coupable des hommes politiques des deux continents sur les problèmes qui, n'en doutez pas, relèvent du problème universel et dont la solution, selon la justice et le droit, implique la protection de vos propres intérêts nationaux. On peut donc dire que l'ignorance des questions de l'Orient européen n'est qu'une forme de l'abandon conscient des devoirs envers la patrie française ou anglaise ou américaine.

Quant à la politique des partages, elle n'a été qu'une application pratique de la politique de l'ignorance. « Turquie d'Europe », « Autriche » ou « Autriche-Hongrie », sous ces formules simples et commodes on s'est adonné à cœur joie aux expériences *in anima vili*, en partageant notre peuple, si riche de jeunesse, de bonté, d'héroïsme, en zones d'influence entre l'Autriche (lisez : Allemagne) et la Russie, empire gigantesque soumis dans ses cimes aux influences les plus variables. Point de politique d'encouragement et de réveil de nouveaux facteurs d'un équilibre idéal des peuples, mais procédure d'écartèlement et de suppression au profit de monstrueuses conceptions impérialistes, vides de sens et d'avenir, hypertrophies monstrueuses au service du militarisme et dirigées contre le développement pacifique des démocraties.

Pour couronner l'édifice d'iniquité, ajoutez-y la politique des réformes dans les Balkans. Les célèbres réformes macédoniennes et autres, ce travail de Sisyphe de la diplomatie européenne qui encouragea les Turcs à toutes les résistances, consolida l'édifice austro-hongrois ; marché de dupes pour la Russie et les puissances occidentales, car, pour quelques bribes tombées du banquet austro-allemand

on sacrifiait la préparation à une grande guerre de liquidation fatale et inévitable. On surexcitait, en même temps, les passions, les rancunes, les susceptibilités des peuples slaves des Balkans, démoralisés par ce marchandage ridicule et inefficace avec leurs plus chères espérances.

C'est ainsi que l'Europe a travaillé pendant quarante ans pour la cause du germanisme, pour la réalisation d'un Saint-Empire casqué qui aujourd'hui s'appelle « l'Europe centrale ». Le xx^e siècle débuta par la fuite de Khuen Hedervary de Zagreb (1903) et l'avènement au trône de Serbie du petit-fils de Karageorge (1904). Le mouvement yougoslave devint irrésistible.

Finalement, l'année 1908 dévoile le plan du germanisme. L'annexion, d'ailleurs attendue, de la Bosnie-Herzégovine déclenche la tempête. Elle ne s'arrêtera plus.

L'Autriche a vu le danger. Et désormais ces deux phénomènes suivront une marche parallèle : le plan de domination universelle du parti militariste prussien ; la consolidation du « brillant second » par l'esclavage définitif des races slaves de l'empire, surtout par l'émiettement définitif de la race yougoslave, *condition préalable de toute expansion du germanisme en Orient.*

Le coup de revolver d'un jeune patriote serbe à Sarajevo mit les deux adversaires en présence : le bloc austro-magyaro-allemand et le bloc yougoslave, j'allais dire slave tout court si le programme de cette conférence ne m'imposait l'élimination des problèmes tchèque et polonais, indissolublement liés au nôtre.

Deux manifestations récentes reproduisent avec une aveuglante clarté la lutte entre le système qui a provoqué la guerre et les efforts de *reconstruction*

auxquels aboutissent les aspirations plusieurs fois séculaires des peuples.

Permettez-moi, Messieurs, de vous citer deux passages caractéristiques d'un article de M. Friedjung, le célèbre historien du Ballplatz viennois, et d'un discours du député croate Spintchitch prononcé le 3 décembre au parlement viennois.

Friedjung (allemand) a dit :

« Bien que l'on ne puisse pas encore apercevoir l'issue de la guerre mondiale, un fait n'en reste pas moins acquis : *la Péninsule Balkanique restera plus étroitement liée aux puissances centrales.* Le doute qui aurait pu subsister à cet égard s'est évanoui avec le développement de la révolution russe. *Avec cela il est décidé de façon générale que la Serbie doit appartenir au système des États mittel-européens, que le pays subsiste en tant qu'État indépendant ou non.* »

Et *Spintchitch* (slave) a déclaré :

« Pendant la guerre les Yougoslaves ont été plus que jamais opprimés en qualité de traîtres à la patrie. Ils préfèrent cependant être qualifiés de traîtres à l'État par ceux qui veulent anéantir les Yougoslaves que de se constituer les traîtres de leur propre nation. Pendant cette guerre, le peuple yougoslave s'est renforcé dans sa conviction qu'il n'a que du mal à attendre des Allemands et des Magyars et que le système dualiste en vigueur lui est néfaste. Le peuple yougoslave doit s'en délivrer. On essayera de nouveau de faire régner la terreur sur notre peuple. Que les milieux responsables sachent cependant qu'ils ne pourront rien faire contre la *volonté générale* de notre peuple. Nous demandons une patrie libre serbo-croato-slovène et indépendante de toute vie étatique d'un autre peuple

étranger. Nous nous fions à Dieu et à la justice, ainsi qu'à nos droits et à notre force morale. »

Inutile de chercher des formules byzantines.

L'Autriche, avec sa dynastie allemande, ses classes dirigeantes, sa structure actuelle superposée sur les droits des nations confédérées, reste immuable. Elle ne diffère en rien de l'Autriche qu'au lendemain de la bataille de Navarin, en novembre 1827, Victor Hugo flétrissait en des vers immortels :

Je te retrouve, Autriche ! — oui, la voilà, c'est elle !
Non pas ici, mais là — dans la flotte infidèle.
Parmi les rangs chrétiens en vain on te chercha.
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,
Ton aigle au double front cachée
Sous les crinières d'un pacha !

C'est bien ta place, Autriche ! — On te voyait naguère
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire.
Tu dépouillais les morts qu'il foulait en passant ;
Tu l'admirais, mêlée aux eunuques serviles,
Promenant au hasard sa torche dans les villes,
Horrible, et n'éteignant le feu qu'avec du sang,
Tu préférerais ces feux aux clartés de l'aurore.
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports égyptiens,
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie !
Que dis-tu de cet incendie ?
Est-il aussi beau que les siens ?

Elle ne diffère en rien de l'Autriche qui en 1859 déclarait par la bouche de François-Joseph au prince Jérôme Napoléon, envoyé pour négocier après Magenta les modalités de la cession de la Lombardie aux Italiens, l'incompatibilité de ses principes avec le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

Elle a toujours été très allemande, elle l'était avec Marie-Thérèse, elle restera telle ou elle disparaîtra.

Allemande, c'est-à-dire : voleuse et tartufe. Telle le cardinal de Rohan la définissait en la personne de la célèbre impératrice, mère de Marie-Antoinette.

« J'ai effectivement vu pleurer Marie-Thérèse sur les malheurs de la Pologne opprimée — écrivait-il à son chef hiérarchique d'Aiguillon ; — mais cette princesse, exercée dans l'art de ne se point laisser pénétrer me paraît avoir les larmes à son commandement : d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs, et de l'autre elle saisit le glaive pour être la troisième partageante. »

Ne vous semble-t-il pas entendre à la distance de cent cinquante ans l'analyse prophétique du récent discours du comte Czernin ?

Comparez ce discours avec les massacres yougoslaves de ces trois années terribles et avec les bombes sur Padoue, sur Venise, Mestre et Rovigo, du charmant jeune empereur Charles I^{er}.

Encore. « On a fait répondre au prince de Rohan — écrivait Marie-Thérèse à son ambassadeur à Paris — que ce n'est pas la coutume d'ici de faire subir aux innocents le châtiment du coupable. »

Depuis lors, la coutume autrichienne a singulièrement changé. On l'oublie volontiers.

Qui pourrait énumérer toutes les atrocités autrichiennes depuis le 28 juillet 1914 ? Interdiction d'acheter des immeubles ; immigrations violentes en Croatie et en Transylvanie de Magyars et d'Allemands ; expropriations — comme au temps des invasions des Francs et des Normands — des paysans serbo-croates et roumains.

Et les emprisonnements ?

Et les gibets ?

Et la mort par la famine, et par le froid, et les maladies inoculées ?

Le 28 juillet 1914, 5.000 personnes sont arrêtées en Dalmatie, en Istrie, en Carniole. A Arad, en Hongrie, 4.000 personnes mortes en quelques semaines de faim et de toute espèce de torture. Dans les prisons de Doboï en Bosnie, 8.000 personnes trouvèrent la mort.

Dans la prison de la garnison de Sarajevo passèrent 10.000 personnes.

En Bosnie-Herzégovine 60.000 pendus ! Dans la seule petite ville de Trebinje, à 4 heures des miracles de la nature et de l'art qui font de Raguse un pied-à-terre de la rêverie humaine, 103 personnes furent pendues.

A Zubac, 82.

A Fotcha, 71.

A Touzla, 300 Serbes pendus aux branches des arbres environnants.

Le général Potiorek, conseiller intime de l'empereur, gouverneur de la Bosnie, le triste sire rejeté dans la Save par les glorieuses légions serbes, le général Potiorek, dis-je, signa de sa main 3.500 condamnations capitales.

En Styrie, 10.000 évacués, croates d'Istrie, moururent de faim, de froid, du typhus.

Environ 100.000 victimes connues, outre les innombrables victimes des Bulgares, les innombrables victimes de la guerre, les victimes des retraites aussi tragiques que le furent les combats au service d'une cause qui comporte l'arrêt de mort ou l'esclavage à perpétuité de nos frères. Nous sommes éclaboussés du sang de nos frères, nous sommes noyés dans les potences. Et ce sang crie non seulement réparation — je ne veux pas m'attarder sur le côté expiatoire de notre tragédie, — il crie très haut parce qu'il est le rouge témoin de toute

Лука Ђеловић
БЕОГРАД

Luka Đelović

une politique **БЕОГРАД** qui a si bien réussi à Abdul Hamid en vieille Serbie et en Macédoine et en Arménie, les Empires Centraux se flattent d'y arriver par la terreur, par le massacre systématique d'une nation slave, préposée par la nature et l'histoire à la garde des portes de l'Orient.

Eh! Messieurs, ne croyez donc pas que les Allemands et les Autrichiens tuent pour le plaisir de tuer. *Il faut d'ores et déjà constater la formation d'un désert qui assurera à l'Empire de l'Europe centrale la liberté de ses mouvements.*

Or, je vous le demande, Messieurs, les libres démocraties de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Amérique se réconcilieraient-elles avec de pareils bourreaux? Se réconcilieraient-elles sans réparations, sans *garanties*, parole d'une portée immense et dont nous entendons le son de moins en moins? Dès lors, pourquoi nous impose-t-on la réconciliation à nous autres, Slaves, Roumains, Italiens?

Oui, il y a eu réconciliation en Hongrie après les potences d'Arad, mais à une condition: *les Magyars s'emparèrent du pouvoir grâce à l'appui de l'Allemagne.*

Nous ne saurions, nous ne pourrions le faire.

Non, Messieurs, tout arrangement avec l'Autriche, fût-il le plus avantageux, ne serait qu'une nouvelle étape sur le chemin des trahisons autrichiennes, sans compter que, l'Autriche le voulût-elle, l'Allemagne se chargerait dans le plus bref délai de désillier les yeux des aveugles politiques, en réduisant l'Autriche, après la Russie, à une poussière de petites autonomies vassales, à supposer que l'influence sur la dynastie et sur les Magyars dût lui échapper pour une génération. Nos pères savent

quelque chose des trahisons autrichiennes: 1815, 1850, 1866, 1914.

Les fils ne retomberont plus dans les mêmes erreurs. Erreurs? Mais la paix trompeuse imposée aux petites nations par une Europe désarmée vis-à-vis d'une Allemagne armée, ne permettait pas d'autre solution. Il fallait attendre. Aujourd'hui nous sommes arrivés au dernier acte du drame : nous libérer ou sceller par notre défaite le triomphe définitif du germanisme.

Chercher d'autres formules, c'est encore saper la guerre, pratiquer une forme doctrinaire de défaitisme. Les hommes politiques qui, en connaissance de cause, plaident pour la continuation d'une dynastie et d'une bureaucratie asservies aux magyaro-germans trahissent la cause de la démocratie, apposent leur signature au bas de la réponse Czernin et de la renonciation des hallucinés de Brest-Litowsk.

Quant aux attardés de l'histoire, qui en sont encore aux leçons rudimentaires de l'Ancien Régime, quant à ceux qui répètent en 1917, avec Marie-Antoinette, « que l'alliance des couronnes de France et d'Autriche est la base nécessaire de toute politique salutaire aux deux pays » nous leur adressons le pressant conseil de s'instruire avant de parler, car l'heure est trop grave pour pratiquer du dilettantisme politique.

Les problèmes se pressent en foule. On a beau jeter du lest, s'exercer à de savants triages, comme si on voulait invoquer la victoire en se débarrassant de tout ce qui pourrait la retarder! Vains espoirs. Le Sabbath réclame toutes ses victimes. La délivrance de l'affreux cauchemar est au prix de l'affranchissement intégral de Riga à Cattaro, de Strasbourg à Sarajevo. Inutile de se boucher les oreilles pour ne pas entendre les cris des nations exterminées. Nous

n'aurons la *Paix* qu'au prix de la *reconnaissance de l'ancien statut politique des nations opprimées* dans une Europe qui, tout en applaudissant aux unités de l'Allemagne et de l'Italie, a fait fi depuis un siècle de toutes les augustes traditions du Centre et de l'Orient européens, tout autant nécessaires à l'équilibre stable du monde civilisé.

Tout se tient dans cette guerre. Et le retour de l'Alsace-Lorraine à la Mère Patrie, à la France « de toutes les litanies du cœur et de la pensée », ne saurait être définitivement assuré que si toutes les vieilles petites nations qui font couronne à la Grande Immortelle sont appelées à la vie, si on ne se contente pas de déplorer la main-mise de la Germanie sur la patrie slave de Pouchkine et de Dostoïevsky, mais aussi si on fait l'impossible pour l'empêcher. Que ce soit par le fer ou par le feu, ou par une révolution sociale après la guerre, les vieilles petites nations verront leurs anciens titres reconnus.

Elles sont le levain de demain, l'avenir fédéral de l'Europe. Sans elles, la Société des Nations ne saurait exister ni dans sa plénitude éthique ni dans sa sécurité matérielle.

Et que nous parle-t-on d'une monarchie intangible, comme le fut jadis l'Empire Ottoman pour la grande gloire de la Germanie ?

Veut-on encore garder de puissantes succursales de 50 millions d'âmes asservies à une famille et à une bureaucratie pour aider l'Allemagne à reprendre le cours interrompu de sa carrière de proie ? Se figure-t-on que, alors même qu'on le supposât capable d'une grande révolution sociale, le peuple allemand, discipliné dans l'âme, va prêcher je ne sais quel Evangile du désintéressement intégral à l'instar

de la Russie ? Se figure-t-on la dynastie allemande des Habsbourgs pratiquant un honnête fédéralisme sous la terrible pression de 70 millions d'Allemands et d'une Hongrie croupissante dans son impénitence finale de courtier de l'impérialisme germanique ?

Non, Messieurs, mon éminent ami Henri Wikham Steed l'a dit en des pages éloquentes et je le répète à mon tour avec l'expérience de l'homme qui a vécu dans cette monarchie, tour à tour geôle, chambre de torture et bouge de fumeurs d'opium : la *fédéralisation* de l'Autriche dans un sens favorable aux Slaves, c'est-à-dire favorable à la justice, à vos amis, aux amis sincères de la Démocratie et de la Paix, c'est un travail de Sisyphe, c'est du *sisyphisme*, à côté de la libération des Slaves, des Roumains, des Italiens par la transformation de la Monarchie danubienne dans les éléments qui ne se sont jamais fondus, n'ont jamais acquis une conscience collective au profit d'un idéal étranger.

Mesdames et Messieurs, chez nous tout est prêt.

Nous avons des troupes — et qui douterait du courage, de la cohésion et de la préparation des officiers et des glorieuses légions yougoslaves, tchèques, polonaises ? — nous avons un personnel politique et administratif, un programme de gouvernement libéral identique au vôtre, tout est à sa place et le rouage n'attend que le *Fiat* de l'Europe pour se mettre en mouvement comme s'il n'avait jamais rien fait que tourner. Cela *existe*, notre commerce existe, notre industrie existe, nos richesses et notre culture existent — jusqu'à quand ces trésors accumulés depuis la Révolution serviront-ils à alimenter un état tentaculaire, une succursale du germanisme ?

Et finalement nous vous apportons la paix sociale avec le triomphe du principe de la volonté nationale.

Ou la guerre des classes que préconisent Lenine et Trotsky, ou l'apaisement au moyen d'Etats nationaux, conservateurs par définition.

Pour rendre moins désastreux l'émiettement, temporaire, espérons-le, de la grande Russie, érigeons une barrière de poitrines slaves, libres et fortes, non polluées par le virus de l'anarchisme. C'est nous qui sommes appelés à recueillir l'héritage slave des mains défaillantes du peuple russe, l'héritage de la lutte contre le Germanisme que nous reprendrons peut-être un jour, nous seuls, Slaves, outillés pour ce duel *suprême* ensemble avec le peuple russe, purifié et grandi par les malheurs. Vous ne pourrez rien faire plus tard pour nous secourir. La géographie s'y oppose. Vous ne pouvez que décider par la force des armes si nous devons être libres ou abandonnés au bon plaisir de nos puissants voisins. C'est ce que nous vous demandons. Laissez-nous libres en face du Germanisme. Nous nous en chargeons. De toutes celles que nous avons vécues, l'heure présente est la plus redoutable. Les empires de proie guettent les défaillances de l'esprit chez les défenseurs des libertés de l'Europe. Ce n'est point sur les fronts que la liberté du monde est menacée. Le front est invincible. C'est à l'arrière qu'on dissimule mal certains travers de l'esprit qui menacent de réduire à néant un gigantesque effort collectif et de nous priver de tous les fruits d'une défense immortelle.

Eh bien, au défi : « Trieste et Strasbourg » jetons-leur sans hésitation le nôtre : « Belgrade et Cracovie, Prague et Zagreb, Strasbourg et Metz » — c'est la même chose.

Et ne raisonnons pas davantage, mais agissons.

Renonçons à la galvanisation de valeurs condamnées par l'expérience des siècles et agissons.

La volonté n'est pas l'esclave des formules. Elle naît spontanément de la force irrésistible des faits. Elle découle des sources mêmes de la vie. Or notre ancien droit et le vôtre sont une des manifestations les plus éclatantes de cette vie mystérieuse que la mort de nos frères engendre à tout instant dans un sublime élan de continuité et de solidarité avec les vivants.

Résistons aux suggestions et aux sophismes d'où qu'ils viennent.

L'avènement de la *Paix* et de la *Justice* est à ce prix.

IMPRIMERIE ARTISTIQUE " LUX "

131, boulevard Saint-Michel.

PARIS

